

SCIENCE FICTION
MAGAZINE

toutes les dimensions de l'imaginaire

SCIENCE FICTION

MAGAZINE

EMILIA
CLARKE

CHIWETEL
EJIOFOR

the pod generation

un film de
SOPHIE
BARTHES

EXCLUSIF : LES FILMS US pas encore venus jusqu'à nous

BD - LIVRES- CINÉ - TV - SCIENCES

No 121 trimestriel nov. - déc. 2023 - janvier 2024

M 06614 - 121 - F: 6,00 € - RD



The Pod Generation Sophie Barthes

Par Marc Sessego

La réalisatrice nous reçoit pour un petit déjeuner interview passionnant. Elle nous dévoile tous les secrets de son film et se révèle franche et ouverte sur certains sujets - plus que brûlant - en ajoutant à cela une fascinante leçon de cinéma.

SFMAG : D'où avez-vous eu cette idée... de fous ?

SB : Une grande partie de l'idée c'est quand il y a treize ans j'ai été enceinte de ma fille. J'ai fait tous ces rêves, absurdes, de naissance, le rêve du supermarché où j'achète un bébé et on m'en propose un second, ou le rêve de l'œuf dur.

SFMAG : La scène d'Emilia avec son caddy au supermarché avec les bébés en promo...

SB : Ça c'est un rêve que j'ai fait et tous ces rêves je les écris et ça nourrit vraiment mes films. Mon premier film avec Paul Giamatti était aussi basé sur un rêve que j'avais fait où Woody Allen allait dans un centre pour extraire son âme et son



âme est un petit pois chiche, et dans le rêve je me disais que si Woody Allen a une âme de pois chiche, qu'est-ce que la mienne va être ? Quand j'ouvre la boîte, le rêve s'est arrêté, j'ai fait le film à partir de ce rêve. Là c'est un peu pareil, des rêves que je voulais mettre en scène, après, je pense, c'est plein d'autres influences, brave new world, c'est George Orwell, tous les films de science-fiction... j'adore, Barjavel, toute la science-fiction qui m'a nourrie quand j'étais ado, avec les rêves. Avec aussi un rêve de réaliser un film sur l'ectogenèse, sujet qui me passionnait, externaliser le monde, l'utérus et aussi ça rentre dans la lignée de mon premier film qui, depuis que je suis aux États-Unis, j'ai cette idée que tout peut être vendu.

SFMAG : C'est un pays de business.

SB : C'est un pays où tout est une opportunité de vente.

SFMAG : Absolument. Est-ce votre montage ou

vous avez dû en couper ? Je me base sur la copie disponible sur Amazon.

SB : Le film est déjà très long, on est à une heure quarante-neuf, et la première version faisait trois heures trente. Donc on a dû en couper pas mal. Mais c'est toujours comme ça dans les films. Il y a toujours trop de matières, et parfois toutes les scènes aussi ne sont pas bonnes. Le jour même il a plu, l'acteur n'était pas de bonne humeur, moi je n'étais pas de bonne humeur, donc on ne sait jamais, c'est un peu une alchimie. Quand est-ce que la mayonnaise prend ? Et puis il y a des scènes on n'arrive pas à les monter, il y a un truc qui manque. Il n'y a pas ce que j'appelle le Kuros, en grec quand vous tirez à l'arc, il n'y a pas ça. Il y a des scènes, c'est plat où ça ne va pas. C'est normal, c'est le processus. Il faut avoir plus de matière pour couper. Même là il y a des gens qui trouvent que c'est trop long. On aurait pu couper plus, mais moi j'aimais bien, je voulais garder un peu le côté onirique et lent,



2

SUITE PAGE 123

SUITE DE LA PAGE 2



alors c'est plus un film de facture européenne.

SFMAG : Tout à fait... Ce n'est pas le blockbuster américain. Ce n'est pas « Iron Man ». La fin, est-ce votre fin ou une fin un peu imposée ?

SB : Non, c'est ma fin. En fait au début c'était inspiré d'un dialogue de Marguerite Duras qui était dans le film, avec Katherine Hunter qui parlait. Le film s'ouvrait avec elle qui parlait à la caméra et qui parlait du futur. C'était une interview que j'avais vue de Marguerite Duras dans les années 80, elle prévoyait le futur. Tout ce qu'elle disait sur le futur est ce qui est en train de se passer. Elle disait qu'on sera prisonnier, asservi à une mer d'informations, il y aura des écrans partout, on sera tout le temps connecté à des écrans, elle disait tout et c'était Marguerite Duras. La beauté de son discours est qu'elle disait qu'il y en aura certains qui résisteront, qui re-

lieront des livres et qui s'échapperont de tout ça. Donc l'idée c'était comme une fable en fait. Quand j'ai testé le film, beaucoup de gens m'ont dit oui, mais elle nous raconte tout le film, donc j'ai enlevé ce prologue, c'était cette idée que certains êtres humains se reconnecteront à la nature, à la beauté de la mer, à la poésie, et s'échapperont. Et ce couple ils s'échappent. Ils vont aller voir la mer et reviennent à la simplicité des choses. La simplicité de contempler, d'être à la mer, quelque chose de simple, on n'a pas besoin de tout ça, tous ces artifices.

SFMAG : Quel est votre message ? Qu'espérez-vous que le public retienne ?

SB : Pour moi il y en a deux. Un message inspiré un peu de la philosophie de Spinoza, qui dit que plus on pense que la nature nous contrôle, plus la nature nous rappelle qu'elle nous contrôle.

SFMAG : Ce qui est vrai, je pense

SB : Et c'est le contraire de Descartes qui dit « L'homme comme un maître est possesseur de la nature », moi je ne crois pas du tout à ça, ça, c'est une hybris humaine (orgueil, NDLR), je pense qu'on n'est rien. La nature est beaucoup plus forte, plus intelligente que nous et elle nous le rappelle tout le temps. Et je dis nature avec le grand N, mais notre nature à nous. Quand on externalise l'utérus en disant qu'on peut le contrôler, ça on peut l'externaliser, le commodifier, on voit bien que le personnage d'Emilia est tiraillé, on voit bien qu'il y a quelque chose qui manque, on ne comprend pas quoi, c'est mystérieux. Le plus grand message, je pense, c'est plus on pense qu'on contrôle la nature plus elle nous rappelle qu'elle nous contrôle, et l'autre la question fondamentale que je veux poser et que j'aimerais que les gens se posent en voyant le film :

INTERVIEW CINÉ "SOPHIE BARTHESE : POD GENERATION"

Qu'est-ce qu'on est prêt à donner de nous-mêmes pour la commodité ? Que va-t-on donner par paresse pour cliquer et que les choses viennent à nous ? Au lieu de faire l'effort de vivre ?

SFMAG : Pensez-vous que des femmes le feraient ?

SB : J'en suis persuadée, oui j'en suis persuadée.

SFMAG : Ça fait peur...

SB : Je pense que 60 ou 70 % des femmes le feraient, j'en suis sûre, juste par convenance. C'est commode, se dire « ben voilà il y a l'œuf, c'est soi-disant la parité ». Le vrai féminisme — le problème du féminisme américain — c'est qu'ils ne comprennent pas la différence entre égalité et parité. On ne peut pas être égaux, ce n'est pas possible. Notre biologie nous rend différents.

SFMAG : Maintenant l'auriez-vous fait vous ?

SB : Non !! Mais peut-être je l'aurais fait si une société avec des réseaux sociaux me disait toute la journée que c'est le truc à faire, c'est le truc à faire, que toutes mes copines le font, que si je ne le fais pas je ne peux pas faire mon film, sous pression sociale peut être. Maintenant que j'ai vécu cette expérience d'enfanter, le pouvoir que cela donne à



nos femmes, le seul pouvoir que cela donne c'est de confronter la mort. Quand vous mourrez, cet enfant va vivre. Ça change complètement le paradigme de la peur face à la mort... Et c'est une énorme leçon de vie en fait. La douleur et la joie sont deux choses qui vont ensemble. Maintenant on ne veut que la joie, on ne veut plus la douleur et on ne comprend plus que la vie c'est une montagne russe.

SFMAG : Être maman change une femme.

SB : C'est sûr. Je pense que c'est merveilleux, c'est une expérience, si on nous enlève ça en tant que femme, on perd un pouvoir. C'est ce que disent les féministes dans les deux extrêmes : Il y a les féministes avec le code qui disent « génial on est comme les hommes, on a les mêmes opportunités », et les autres féministes, dont moi je fais plutôt partie, qui disent, mais c'est le plus grand pouvoir qu'a la femme. Si vous leur enlevez ça. Que leur reste-t-il ? Et non seulement c'est un pouvoir, mais

c'est une joie, et c'est aussi une douleur. Mais l'un ne va pas sans l'autre. C'est la complexité de la vie. C'est pour ça que je pense que les États-Unis ont un gros problème, c'est une société du « problem solving » (la résolution des problèmes, NDLR) et la naissance, l'enfantement n'est pas un problème. Ce n'est pas une maladie et le corps sait ce qu'il doit faire. Et ça vous change complètement votre ego, votre narcissisme est mis de côté, quand on enfante et qu'on donne la vie à quelqu'un d'autre, on se met en retrait, et c'est le plus beau don de soi, c'est le plus bel amour que l'on puisse connaître. Vous coupez la femme de ça — c'est ce que j'essaie de monter — cette femme est complètement perdue, complètement ambivalente, complètement déconnectée. Alors je sais que pour les couples qui ne peuvent pas avoir d'enfants c'est peut-être une solution.

SFMAG : Êtes-vous pour ou contre les mères porteuses ?



SB : Aux États-Unis on n'a pas le droit de le dire, mais je suis contre les mères porteuses, enfin pas contre, mais moralement ça pose un gros problème de louer l'utérus de quelqu'un. C'est quand même un déchirement pour une femme. Moi ayant donné naissance, quand je vois l'attachement que j'ai eu à cet enfant, qu'il ait été le mien biologiquement ou non, de l'avoir porté pendant neuf mois, il y a un processus d'attachement qui se fait. Et quand cet enfant sort, on est un peu comme une tigresse, c'est comme un mammifère, on vous enlève un enfant qui sort de vos tripes. C'est comme un organe. Ça doit être très dur pour les mères porteuses. Alors certains le font par don, je comprends tout à fait, mais je comprends que ce soit interdit en France. Louer le corps de quelqu'un d'autre ce n'est pas quelque chose d'aussi viscéral, être enceinte c'est très lourd.

SFMAG : C'est un débat hyper complexe...

SB : Aux États-Unis c'est une marchandisation du corps de la femme. On peut choisir si elle a fait Harvard, etc.

SFMAG : Pourquoi ce cast ? Emilia, Chiwetel ?

SB : En fait ça s'est fait de façon un peu organique. Je suis chez CAA (agence de représentation d'artistes, NDLR), Emilia est chez CAA et son agent a adoré le scénario. Je n'avais pas du tout pensé à « Game of Thrones », et elle m'a dit « ça c'est Emilia il faut que tu la rencontres ». C'était encore la pandémie donc ça s'est fait sur Zoom. Elle est tellement charismatique, c'est difficile de lui dire non. Elle est très, très drôle, on a connecté comme ça, elle a adoré le scénario, ça s'est fait comme ça. Pour Chiwetel, il est aussi chez CAA, c'est aussi son agent qui a adoré le scénario. Tout le monde a aimé, j'ai même rencontré plein d'actrices super. Chiwetel a adoré, alors lui il attendait un bébé, donc pendant le tournage il avait toutes les hormones de la parentalité. Il était là

avec son œil et il ne voulait plus le lâcher. Je disais couper et il gardait l'œuf. D'ailleurs nous avons dû couper le tournage pendant un mois pour qu'il puisse être avec son bébé, il est revenu et on a filmé la fin du film, la naissance du bébé, et lui était devenu père. Dans le film il est très touchant et attaché à cet œuf.

SFMAG : Plus même qu'Emilia dans le film

SB : Lui, il était travaillé par les hormones de la paternité, vraiment dans sa vie, donc c'était une synchronicité, c'était rigolo.

SFMAG : Au niveau de la fin, je ne sais pas si c'est intentionnel de votre part, mais quand Emilia va à la poste pour renvoyer l'œuf... c'est complètement hilarant...

SB : C'est fait exprès, c'est une espèce de pied de nez, il y a encore la vieille poste, elle l'envoie en colis standard.

SFMAG : Quel a été le plus gros challenge ?

SB : Faire contenir dans des cases un film très ambitieux visuellement avec de grandes stars, mais de façon « indie » (indépendante, NDLR) film avec un petit budget. De ne pas être ridicule. De faire de la science-fiction avec laquelle on s'i-

INTERVIEW CINÉ "SOPHIE BARTHESE : POD GENERATION"

dentifie, on sent que ça pourrait se passer demain, vous et moi pourrions vivre dans ce monde-là, ce n'est pas Blade Runner. Ce n'est pas dans cinquante ans.

SFMAG : C'est dans combien de temps à peu près ?

SB : Ça peut être demain. Il y a encore des bus, c'est pour ça il y a pleins d'anachronismes, je ne sais pas si ce sont des anachronismes, mais en fait pour moi l'idée c'était de dire un peu « Her » de Spike Jonze, on ne sait pas quand se déroule « Her », est ce que c'est dans 10 ou 20 ans ? Mais ça peut vraiment être demain. Le plus gros défi était que ce soit crédible, la suspension d'incrédulité, est-ce qu'on va croire que dans cet œuf il y a un bébé ? Est-ce qu'on y croit ? Parce que ça si on n'y croit pas il n'y a plus de film.

SFMAG : Au départ c'est complètement dingue, mais le film est tellement bien fait visuellement, c'est tellement clean, high tech et bien présenté qu'on y croit. Quand Chiwetel est presque en train de se casser la figure avec l'œuf, quand on sait qu'il y a un môme...

SB : Le plus grand défi, que les gens y croient.



SFMAG : Quelle fut la séquence la plus compliquée ?

SB : La naissance, la naissance du bébé. En France, les lois sont très compliquées et on ne peut avoir un nouveau-né qu'une heure sur le plateau. C'est une sorte de protection. Les bébés qui viennent et qui n'ont que 4 ou 5 jours, on en avait 3. Et on avait 1 heure avec chaque bébé, après c'est fini il faut les renvoyer chez eux. Donc en fait les bébés dormaient, donc l'idée est de sortir un bébé qui dort. Il n'y avait pas de scène, il n'y avait rien, et heureusement ce bébé, le bébé qui est à l'écran a fait comme si c'était Brad Pitt bébé, et au bon moment, il s'est réveillé il a regardé sa mère Emilia. Il a bougé les mains et il a — vraiment — joué et ça, c'était une chance incroyable sinon il n'y avait pas de scène. On n'avait vraiment pas les moyens, ça coûtait très cher de faire venir des nouveau-nés, donc ça, c'était le plus compliqué, tout le monde retenait son souffle, et c'était vraiment émou-

vant. Tout le monde pleurerait sur le plateau. Ces bébés étaient vraiment fragiles, et cette idée qu'il sortait d'un œuf...

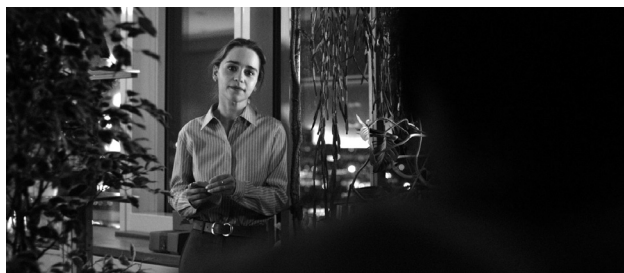
SFMAG : La fin a un côté « bricolage » on prend le marteau et on essaie de briser l'œuf, on casse tout.

SB : C'est le bébé IKEA, tout ça devenait à la Woody Allen, plus ça devenait absurde, un tournevis pour sortir son propre bébé d'un œuf, on en est là. L'outil. Je ne sais pas si les gens ont compris, mais quand elle met l'outil dans la boîte de la poste, c'était de remettre l'outil à sa place. C'était de dire « Tout ça... ChatGPT, l'œil, c'est des outils donc si nous on est des humains qui veulent continuer à être des humains, à donner naissance à des enfants comme on devrait leur donner naissance et les mettre au monde, l'outil doit rester un outil ». Elle remet l'outil, elle le fait tomber dans la boîte, elle n'a pas besoin de renvoyer le tournevis. Pourquoi est-ce qu'elle l'envoie ? Comme un

message. C'est pour dire les gars votre truc c'est un outil, et au lieu que nous parents nous soyons asservis à cet outil, on aurait dû comprendre que nous en tant qu'être humain on devrait prendre le contrôle. Donc elle met le tournevis. Mais je crois qu'il n'y a que moi qui ai compris ça comme ça (elle rit).

SFMAG : Pouvez-vous nous parler du psy, qui est soyons honnête à crever de rire...

SB : En fait dans le film il y a le petit œil, en fait c'est Orwellien (George Orwell, NDLR). Il y a le mini œil et il y a le grand œil. En fait c'est basé sur Elisa, le premier chatbot en 1966. Ça s'appelait Elisa, c'était le tout premier chatbot qui a été créé et je suis allé jouer avec et en fait ce sont des conversations circulaires parce que c'est un chatbot qui reprend les derniers mots de votre question tout le temps, et on est enfermé dans une conversation débile. Je m'étais inspirée de ça, mais c'était bien avant ChatGPT, j'ai commencé à l'écrire 4 ou 5 ans avant, c'est pour ça que dans le film elle s'appelle Elisa, en référence à ce premier chatbot. Mais c'est aussi un chatbot avec un œil, c'est la référence à HAL, l'ordinateur de 2001 de Kubrick. L'idée était de



faire que la technologie soit très désirable et ait une forme de séduction, et qu'est ce qui séduit le plus le cerveau humain ? C'est ce qui nous ressemble. C'est la biologie, donc l'œil est un œil humain, il n'a pas besoin de cligner, il n'a pas besoin d'être humide, il « trompe » le cerveau humain en faisant comme si c'était un œil humain. Et donc du coup, j'imagine la personne qui va voir un thérapeute assis en face d'un œil humain, au lieu d'être juste une voix, ce pourrait juste être une voix, comme dans HER de Spike Jonze, ça peut être juste une voix, donc il y a quelque chose qui se passe dans le cerveau. Notre cerveau est programmé pour aimer l'œil, la biologie, pour aimer ce que la nature a créé. Donc je pense que la technologie va de plus en plus se fondre entre le digital et le biologique et que nous ne verrons presque plus la limite entre le digital et le biologique. À un moment donné on ne saura plus si la créature que l'on a en face de nous relève complètement du digital ou

de la biologie, ou est-ce que c'est un mariage des deux, est-ce que c'est à moitié vivant ? Ça, ça crée une espèce d'inconfort et en même temps d'attraction qui fait qu'on sera de plus en plus hypnotisé par cette technologie et elle devient fétiche en fait. C'est comme au Japon ils sont persuadés que les robots ont une âme. Ils sont animistes. Tout a une âme.

SFMAG : Oui, ça fait partie de leur religion, le shintoïsme. Même une tasse à café a une âme.

SB : Dans les effets spéciaux on a beaucoup rigolé, parce qu'on s'est posé les questions, l'œil quand il ferme il y a des bruits, comme si c'était un truc vivant, gluant, il y a même des larmes, il est humide et il n'y a aucune raison qu'il le soit. On imaginait les gens d'Apple, s'ils étaient en train de faire ça que feraient-ils ? On se mettait donc dans la tête de la Silicon Valley. Les œufs par exemple, le gars qui en a fait le design a travaillé chez Porsche pendant des années, en Belgique. Il a dit « je vais faire

INTERVIEW CINÉ "SOPHIE BARTESHE : POD GENERATION"



comme une carrosserie de voiture de luxe ». Donc c'est le truc que tous les mecs veulent avoir, que les nanas veulent avoir, c'est la voiture de luxe, c'est la Tesla. Donc tout dans la technologie, dans le film, devait être comme ça. Et c'est un tout petit budget. On a l'impression que c'est un gros, mais c'est un tout petit film.

SFMAG : Justement, question budget, quand on voit les décors, la photo est fantastique, comment avez-vous fait ?

SB : La photo c'est mon mari, il a fait « Succession », et là il fait « House of dragons », c'est un super DP, il a fait la photo du film, et après ce sont les lieux de tournage. On a tourné en Belgique pour New York, c'est la beauté de Bruxelles. Comme ça a été pas mal détruit pendant la guerre, c'est très hétéroclite au point de vue architectural, donc le building du womb center, c'est un building brutaliste, qu'ils devaient détruire d'ailleurs et que Wework (Entreprise de mise à disposition de

coworking, NDLR) a repris, alors on est sauvé par Wework, et c'est magnifique parce que ça a la forme d'un œil et c'est du brutalisme. Alors moi j'adore la science-fiction un peu vintage, j'adore quand Denis Villeneuve fait ça, on utilise le béton, tout ce qui est du brutalisme pour faire de la science-fiction futuriste. Donc l'idée du film c'était de faire un style un peu japonisant, scandinave, brutaliste vintage. Pour moi le futur ne fait pas table rase du passé. Quand on voit New York, il y a les années 20, les années 30, les années 50, dans le futur il y aura quand même toutes ces strates de l'histoire humaine, donc ça reste. En fait on devait tourner à New York, il y eut la pandémie, et ça coûtait très cher. Ma technique : On fait le maximum de repérages et on trouve les plus beaux endroits possibles. Et après du VFX (effets spéciaux, NDLR) mais très peu : L'œil, l'arbre avec les pods, tout le reste ce sont des lieux de tournage pratique.

SFMAG : Quand on voit l'appartement, on se croit dans un magnifique plateau de studio...

SB : Nous avons tourné dans un vrai appartement.

SFMAG : Oui, alors que dans un film français, le décor n'aurait pas eu la même attention.

SB : Nous avons trouvé un penthouse à Bruxelles au 40e étage. Et comme c'est Bruxelles, ce n'est pas cher. Le même penthouse à New York, rien que le louer aurait coûté 250,000 dollars. Là ça ne coûtait rien du tout.

SFMAG : De ce point de vue c'est « nickel - chrome »

SB : On l'a redécoré en fait, on a juste gardé la structure, mais ce n'était vraiment pas cher. Tout ce qu'on a fait pour rien du tout. On a mis tout l'argent dans les VFX dont on avait besoin, et après ce sont vraiment des repérages. On n'a pas construit, ce qui tue c'est construire en studio, nous il n'y a pas de studio, le seul studio qu'il y a c'est la petite pièce de l'intelligence artificielle, qui est la pièce japonaise avec les coussins, mais c'est tout, ça, ce n'était rien. Un jour en studio, un truc biophylique, un coussin, ils ont construit ça en contre-plaqué. Comme je n'ai pas beaucoup de

budget pour faire des films assez ambitieux visuellement je fais pleins de repérages. Une fois que vous avez un lieu, on ne peut jamais reconstruire un lieu, par exemple le womb centrer on devait le faire en studio, ça coûtait super cher, et en dernière minute la productrice est tombée sur un coiffeur qui venait d'ouvrir, et c'était cet endroit qui était complètement science-fiction. C'était complètement le film. Tout était rond. Construire un monde rond en production design c'est super cher.

SFMAG : Les décors, la photo, on a l'impression d'être à USD 15 millions. Ça fait vraiment grosse production US...

SB : Si on avait fait le même film à New York, il aurait coûté très cher et la valeur de production aurait peut-être été même moindre. À New York tout est cher. En plus en cinéma c'est très compartimenté, l'accès-soiriste ne peut faire que les accessoires. Tout ça est syndiqué, mais en Europe les équipes sont je pense, un tiers plus petit. Moi en tant que réalisateur je n'ai pas le droit de toucher à un seul accessoire, alors qu'en Belgique je nettoiais les œufs, je bougeais les œufs, je faisais tout, j'adore tout faire. En plus

aux USA on ne peut pas bouger rapidement. En Europe, tout le monde bouge les chaises, on est comme une petite équipe, je le compare à une équipe sur un bateau. On est tous ensemble et il faut que le bateau avance et on fait tout ce qu'on peut. Aux USA on est chacun sur un bateau différent, et on va tous ensemble au même point.

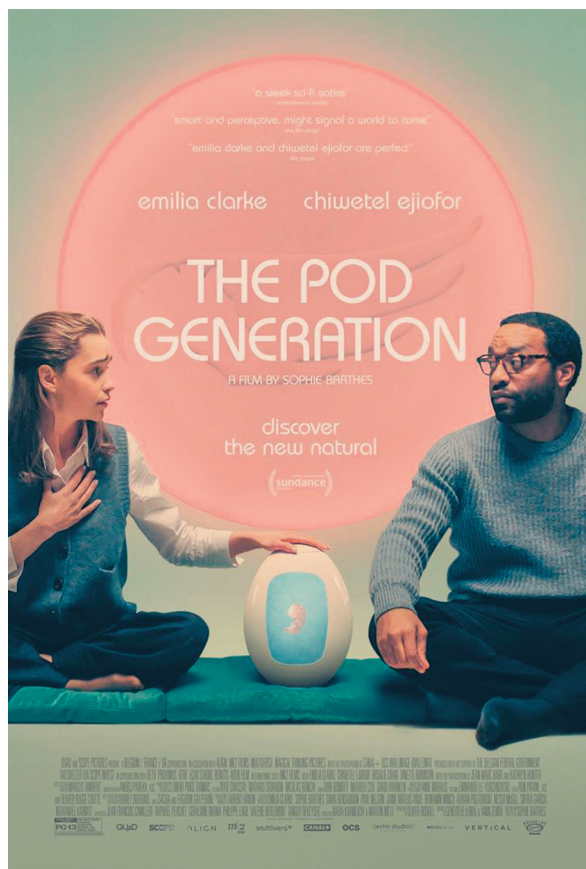
SFMAG : Ce n'est pas du tout la même manière de bosser.

SB : Je préfère tourner en

Europe. Après j'adore travailler avec les Américains, ils sont hyper professionnels, mais le poids des compartiments sur un plateau est lourd.

Propos recueillis
par **Marc Sessego**
le 5 septembre 2023.

Nos plus sincères remerciements à
Sophie Barthes
ainsi qu'à
Mathis Elion
pour l'avoir organisé.



"THE POD GENERATION" "SOPHIE BARTHES"

INTERVIEW CINÉ